

Penser le handicap au-delà de l'accessibilité

Compte-rendu de lecture

The Architecture of Disability, Buildings, Cities, ad Landscapes beyond Access

David Gissen, University of Minnesota press, 2023

Les nouveaux paradigmes du handicap dans les politiques culturelles

Le handicap est devenu, au cours de la dernière décennie, une priorité des politiques culturelles, notamment dans l'accueil des publics. En témoignent à l'international les travaux de l'UNESCO¹, au niveau national les publications du ministère de la culture² ou à une échelle plus locale les initiatives des musées et sites patrimoniaux. Le vocabulaire pour aborder le handicap s'est enrichi, les outils conceptuels également. Les notions de chaîne d'accessibilité, de design universel et d'inclusion invitent à penser le handicap sous un nouveau jour.

Concrètement cette volonté politique et ces récents outils ont changé les pratiques et ont fait apparaître de nouveaux acteurs. La multiplication des labélisations en est un témoin. Au label tourisme handicap, décliné par catégorie de handicap, s'ajoute le label BAC (Bâtiment Accessible Certifié) et plus récemment le LA (Label Accessibilité), développé par la société Handigo, dont le musée national de la Marine, fraîchement rénové, devrait obtenir le plus haut grade.

On peut se réjouir de ce regain d'intérêt, apprécier notamment la généralisation des cannes pliantes, des boucles magnétiques, ou des sacs sensoriels d'aide à la visite. Permettre de se déplacer facilement, sans se mettre en danger, d'utiliser des sanitaires, de bénéficier d'une médiation des œuvres et d'un confort minimum de visite, sont évidemment essentiels et nécessaires, mais est-ce pour autant suffisant ?

Un sentiment diffus de malaise

Malgré tous ces efforts, un goût de *pas assez* ou de *pas assez bien* perdure, tant chez le public que chez les professionnels, peu importe qu'ils soient considérés valides ou en situation de handicap. La profusion des offres spécifiques, l'accumulation de dispositifs adaptés, la collection toujours plus étendue de logos, dont l'interprétation est parfois complexe, même pour les spécialistes, participent curieusement à un sentiment diffus d'insatisfaction. Comme si la question était mal énoncée et les outils conceptuels inopérants pour y répondre efficacement.

La notion de handicap est par nature difficile à appréhender. Elle est à la fois trop connotée, trop élastique ou trop politique pour ne pas être difficile à manier. La convoquer dans un

¹ François Mairesse, *Rapport sur la mise en œuvre de la Recommandation de l'UNESCO de 2015 sur les Musées et les Collections*, UNESCO, p.45-46, 2019

² Guide pratique de l'accessibilité, *Expositions et parcours de visite accessibles*, ministère de la Culture et de la Communication, 2017

contexte muséal ou patrimonial demande de se prémunir d'un certain nombre de postures. Sans que la liste soit exhaustive, on peut relever plusieurs freins d'ordre épistémologique. Le piège de l'indignation et de la dénonciation qui naît d'un réflexe légitime devant des écarts à la loi et des situations souvent ubuesques, mais qui enferme dans une position de censeur. Le piège de l'idéologie parfois, qui peut tendre vers une forme de radicalité militante ou vers un retour à une forme de bienfaisance teintée de moralisme compassionnel. Le piège de la légitimité ou de l'illégitimité évidemment. Chacun et chacune a une relation plus ou moins intime avec des personnes en situation de handicap, mais celle-ci reste anecdotique. Comment rendre compte de la diversité des profils et des vécus, comment parler « de » et parler « avec » sans parler « à la place de » ? Dans le cas de personnes minorisées, historiquement marginalisées et précarisées, l'injustice épistémique³ s'exprime à différentes échelles et faire émerger une parole commune relève de procédés complexes⁴. Le piège le plus malicieux est sans doute celui de l'évidence. L'habitude renvoie le handicap aux questions d'accessibilité, sans interroger les normes qui les sous-tendent, ni le tour de passe-passe synecdotique qui est à l'œuvre.

La barrière de l'accessibilité

L'accessibilité renvoie fondamentalement à une idéologie correctrice. Elle trouve sa justification dans la prise en compte de déficiences par rapport à une norme. Qu'il s'agisse de la déficience d'un espace ou de la déficience d'un corps, il conviendrait de les réadapter, à l'aide de prothèses ou de dispositifs techniques a posteriori. Dans les deux cas, la finalité est de « mettre à niveau » les corps et le bâti, afin d'offrir aux personnes dites « handicapées » une expérience de l'espace défini en amont selon les critères validistes. Les handicaps sont jugés et jaugés à l'aune d'un corps idéalisé, il s'agit généralement d'un homme, grand, jeune, athlétique, blanc et en pleine santé. L'homme de Vitruve a laissé la place au modulator de Le Corbusier qui a mené aux standards de Ernst Neufert ou de Henry Dreyfus, qui font aujourd'hui autorité. Ces travaux sont à l'origine réalisés au sein de l'armée à des fins militaires⁵. À une figure valide standardisée répond une figure de la personne « handicapée » également standardisée. La binarité valide/invalidé paraît peu pertinente au vu du contexte contemporain confronté à un vieillissement général de la population et un accroissement des maladies chroniques. Mais surtout, au-delà de l'accessibilité, la pratique de l'espace⁶, c'est-à-dire les manières de se l'approprier, de l'occuper et de le vivre ne sont pas questionnées. L'inventivité des rapports à l'environnement bâti est effacée, la pluralité des expériences et des corps est invisibilisée⁷.

L'accessibilité apparaît comme un frein conceptuel, car elle empêche de penser le handicap dans sa complexité et sa diversité. Elle apporte une réponse essentiellement technique, qui ne peut s'adresser qu'à une catégorie prédéfinie de handicaps. Ceux-ci sont en effet compartimentés selon leur particularité fonctionnelle (sensoriel, moteur, psychique, cognitif), et considérés systématiquement dans leur acceptation la plus sévère (surdité profonde, cécité

³ Miranda Fricker, *Epistemic Injustice : Power and the Ethics of Knowing*. Oxford University Press, 2007

⁴ Ève Gardien, « Les savoirs expérientiels : entre objectivité des faits, subjectivité de l'expérience et pertinence validée par les pairs », *Vie sociale*, vol. 25-26, no. 1-2, 2019

⁵ Aimi Hamraie, *Building Access : Universal Design and the Politics of Disability*. University of Minnesota Press, 2017

⁶ Stefan W. SCHMIDT, « Phänomenologie der Räumlichkeit und die Gestaltung des Sozialen », *Zeitschrift für Kulturphilosophie*, vol. 2, p.152-169, 2021

⁷ Alison Kafer, *Feminist, Queer, Crip*, Indiana University Press, 2013

totale, paraplégie). Ces catégories, issues des logiques de diagnostics médicaux et de gestion des redistributions sociales, ont tendance à s'affiner et à se multiplier. Par ricochet, elles engendrent une multiplication du type de réponses techniques. Le spectre de la diversité fonctionnelle étant infini, la tâche semble inatteignable.

Dans une telle impasse, comment penser hors des catégories psycho-physiologiques ? Comment sortir de la logique d'accès et de ses déclinaisons dans le contexte muséal : accès au bâti, aux collections et aux discours, qui implique une extériorité initiale, pour partir du vécu des personnes en situation de handicap ? Comment dépasser l'accessibilité ? Peut-on mobiliser des outils issus de la diversité fonctionnelle ? Y a-t-il une culture, une histoire des sensibilités et une esthétique propre au handicap ?

David Gissen, théoricien de l'architecture

Convoquer un théoricien de l'architecture pour aborder la notion de handicap dans un contexte muséal et patrimonial n'est pas neutre. Défini, dans son acception contemporaine, comme une relation d'inadéquation entre les spécificités fonctionnelles d'un individu et son environnement bâti, le handicap s'inscrit naturellement dans le champ de l'architecture. Pourtant ce sont essentiellement les champs médical et social qui font autorité et qui ont imposé leurs points de vue en la matière, en commençant par les catégories évoquées en amont. Ainsi, l'architecture, dans son versant académique comme dans sa pratique professionnelle, a eu tendance à aborder le handicap d'un point de vue purement technique et à le cantonner à des questions de normes constructives. David Gissen s'en émancipe en mobilisant les outils, méthodes et concepts issus de sa discipline. Il propose ainsi une relecture critique inédite et stimulante des liens qu'entretient le handicap avec l'architecture, l'urbanisme et le paysage. Ce pas de côté désamorce les présupposés et ouvre de façon spectaculaire la réflexion sur le handicap.

Historien et théoricien de l'architecture, de l'urbanisme et du paysage, David Gissen a par ailleurs une activité de commissaire d'exposition et de designer. Il proposait ainsi en 2014 une exposition intitulée « le monticule de Vendôme/ the mound of Vendôme » au Centre Canadien d'Architecture, qui s'intéressait aux modalités de démolition de la colonne Vendôme lors de la Commune de Paris. Ses activités de recherche tissent donc également des liens privilégiés à l'art et au patrimoine. Il est actuellement professeur d'histoire de l'architecture et de l'urbanisme à la Parsons School de New-York.

Enfin les propos de Gissen s'appuient en partie sur sa propre expérience d'étudiant, d'architecte puis d'enseignant-chercheur en situation de handicap. Atteint, enfant, d'un cancer des os, il est, un fois jeune adulte, amputé au-dessus du genou. Sans en faire un argument d'autorité, il revendique cette part de son identité, qui a forgé son rapport à l'architecture. Le livre, publié en 2023 aux presses de l'Université du Minnesota, s'ouvre sur son agacement d'être systématiquement perçu comme un expert de l'accessibilité du fait de son handicap, de se sentir assigner à un rôle qui ne correspond ni à son vécu, ni à ses aspirations. Il s'appuie donc sur l'originalité de sa situation pour ouvrir la réflexion et « utiliser le handicap comme des lunettes » pour revisiter son champ d'étude, à savoir l'architecture, l'urbanisme et le paysage.

The Architecture of Disability, principes et ambitions

L'ouvrage de Gissen s'inscrit dans un récent courant de pensée critique sur le handicap. Dans l'introduction l'auteur définit son cadre théorique en abordant les deux principes qui structurent son raisonnement : la distinction déficience/handicap et la critique des paradigmes fonctionnalistes.

La distinction entre déficience et handicap est au fondement des *Disability Studies*, ou études sur le handicap, un domaine de recherches académiques qui se structure dans les années 1980. À la suite de mouvements militants pour les droits des personnes handicapées, dans les années 1970, émerge l'idée que les limitations que vivent les personnes dites « handicapé » sont dues à des facteurs non pas individuels mais environnementaux. En d'autres termes, ce ne sont pas les caractéristiques physiques d'une personne qui l'empêchent de participer pleinement à la vie en société, mais le contexte social, architectural et urbain. La déficience est d'ordre physiologique, elle peut être compensée par des aménagements adéquats. Le handicap en revanche est la conséquence d'une absence d'aménagements adéquats, c'est un processus d'oppression sociale. C'est cette logique qui soutient le modèle dit social du handicap⁸, en réaction au modèle dit médical ou individuel.

Gissen reprend cette distinction, mais en redessine les contours. Il se réfère à la déficience comme « *une qualité ou un attribut humain qui peut déboucher sur un handicap ou participer à une identité de « personne handicapée », en référence à l'idée moderne de fonctionnement social et économique.* »⁹. Le handicap désigne donc une construction sociopolitique, la déficience une particularité physiologique ou psychique. Les deux notions sont, pour Gissen, de potentiels supports d'identités. Elles sont par ailleurs historiquement situées et intimement liées à la modernité. Il s'attache à retracer leur trajectoire dans les théories, pratiques et pédagogies de l'architecture.

Pour Gissen, la pensée mécaniste et le rationalisme constructif ont profondément influencé les manières de percevoir, concevoir et interagir avec notre environnement architectural, urbain et paysagé. Il s'attèle à identifier et recontextualiser ce qu'il nomme des paradigmes fonctionnalistes, qui en sont les héritiers, et qui se concentrent exclusivement sur des critères d'utilité et d'usage. L'efficacité, la normativité, l'autonomie des parties, les notions d'effort et de performances sont autant de schèmes de pensée qui ont irrigué les discours sur l'architecture, la déficience et le handicap. La question de l'accessibilité découle de cette même tradition.

Il considère que le modèle social partage avec le modèle médical ces paradigmes fonctionnalistes. Les deux visent à terme à supprimer le handicap, en corrigeant ou en compensant la déficience. La finalité étant l'intégration des personnes dites « déficientes » ou « handicapées » à la société par leur participation au travail productif et à la consommation. Il s'inscrit dans un courant critique des *Disability Studies* qui considère l'expérience de la maladie et de la déficience comme des modes d'appréhension du monde, revendique une identité et une culture propre, et réinterroge les normes médicale et sociale. Le handicap et la déficience deviennent ainsi des outils d'analyse critique, émancipés des paradigmes fonctionnalistes :

⁸ Michael Oliver, *Social work : disabled people and disabling environments*, J. Kingsley Publishers, 1991

⁹ Gissen, 2023, p.viii, « *I use the term “impairment” to refer to a quality or attribute of humanness that may become a “disability” or part of an identity as being “disabled”, relative to modern ideas about social and economic functioning.* »

« Alors que la plupart des architectes explorent l'utilité relative des pratiques architecturales pour les personnes handicapées, ce livre propose une critique disciplinaire et structurale de l'architecture au l'aune de concepts critique du handicap. »¹⁰

Structure de l'ouvrage et apports théoriques

Dans un article précédent la publication de son livre¹¹, David Gissen avait déjà éprouvé l'efficacité de sa méthode de mise en perspective sur le temps long. Il consacrait alors son article aux travaux de mise en accessibilité du Parthénon, en retraçant l'histoire du site et l'histoire de ses relations avec la déficience et le handicap. Il démontrait ainsi que la conception d'un cheminement qui impose un effort physique comme préambule nécessaire à la révélation d'un site immaculé et grandiose, est récente. Elle correspond à une conception du patrimoine et à un rapport au corps propre au 19^{ème} siècle allemand et à sa tradition romantique. Les modalités d'accès et les usages de l'Acropole ont varié au cours du temps. Il révèle ainsi la présence d'une large rampe, du 6^{ème} siècle av. JC, alors que le site, de forteresse, se transforme peu à peu en haut lieu de la vie religieuse et civique, jusqu'à sa destruction par les romains au 1^{er} siècle ap. JC. Cette rampe monumentale permettait l'acheminement des matériaux de construction, l'accueil des pèlerins et la circulation des citoyens de tout âge entre l'Agora et l'Acropole. En restituant ces récits, David Gissen échappe à l'injonction fonctionnaliste de l'accessibilité. Dans son livre, il étend et affine sa méthode en revisitant l'histoire de l'architecture depuis le point de vue du handicap.

L'ouvrage est particulièrement dense et foisonnant. Gissen y déploie une réflexion systématique et sur le temps long, qui vise à identifier et déconstruire des réflexes intellectuels et culturels validiste. Le livre se décompose en six chapitres, qui recontextualisent une notion fondamentale de son champ disciplinaire, dans une perspective historique large, en mobilisant les notions de déficience et handicap. Les trois premiers chapitres s'intéressent aux lieux et aux sites qui cristallisent la pensée fonctionnaliste et techniciste : le patrimoine architectural, la nature et la ville. Les trois suivants interrogent des thématiques centrales de la théorie de l'architecture : la forme, l'environnement habité et la construction.

A l'instar de l'Acropole à l'époque classique et hellénistique, Gissen convoque des contextes historiques qui font vaciller nos conceptions sur l'évidence de l'accessibilité comme porte d'entrée pour aborder le handicap en architecture.

Il rappelle ainsi les revendications politiques portées par les 150,000 vétérans qui habitent Vienne au sortir de la première guerre mondiale (pages 127 à 134). Étonnamment l'accès ne fait pas partie de leur préoccupation. Les mutilés de guerre, aux déficiences et handicaps multiples, portent cependant un projet qui redéfinit de façon radicale les rapports à la ville, à l'espace public et à la construction. Exclus du marché du travail, ils réclament une autosuffisance alimentaire par la création de potagers à l'intérieur de la ville, la suppression des monuments à la gloire militaire qui véhiculent des idéaux bellicistes et font l'éloge de la performance et de la vigueur physique. Ils prônent des modes de construction dont la mise en œuvre soit aisée et les matériaux facilement manipulables, afin de pouvoir participer à la

¹⁰ Gissen, 2023, p.xiv–xv, « *Where most architects explore the relative utility of architectural practices for disabled people, this book offer a disciplinary and structural critique of architecture informed by critical concepts of disability* »

¹¹ David Gissen, « The Path to the Acropolis : A Reconstruction », *Log 31 : New Ancients*, Log magazine, Anyone Corporation, 2014

construction de nouveaux logements. Toutes ses revendications s'inscrivent dans une utopie politique de mise en commun des efforts, elles s'appuient sur une vision collective de prise en charge de leur destin par les personnes concernées. Les conséquences sur la fabrique de la ville sont étonnamment proches de préoccupations actuelles, qu'il s'agisse du développement de potagers urbains ou de la critique de monuments guerriers. Il n'est pas question de rampes ou d'ascenseur, ni de pensions d'invalidité, mais d'une vision radicale de vie en communauté et de ville durable dont les logiques de gestion, de représentation et d'extension sont entièrement redessinées par le handicap.

La méthode de Gissen est efficace et stimulante, elle ouvre sur des pistes de réflexions multiples. Le décentrement à la fois historique et conceptuel ne cherche pas à proposer des solutions pratiques et définitives, mais porte la promesse d'une pensée à la fois plus juste, plus radicale et plus imaginative sur la déficience et le handicap. Il fournit un certain nombre d'outils de lecture et de leviers pour aborder la question de l'accès à l'art et au patrimoine. Sans faire un compte rendu exhaustif des thématiques abordées, il nous apparaît opportun d'aborder quelques éléments qui répondent directement aux préoccupations du *Diplôme Universitaire Delphine Levy*.

Pistes de réflexion sur l'art, le musée et le patrimoine

Les thématiques abordées dans les paragraphes suivants sont issues du livre de Gissen, mises parfois en regard d'autres ouvrages théoriques. Elles sont également prétextes à des réflexions plus personnelles qui ne reflètent pas nécessairement stricto sensu les propos de l'auteur.

Revendiquer une histoire et une culture de la déficience et du handicap

Le handicap et la déficience, tels que définis par Gissen, sont une part intangible de notre humanité. De récents travaux universitaires issus notamment de l'histoire¹² et de l'archéologie¹³ démontrent la permanence de la présence de personnes que l'on dit aujourd'hui issues de la diversité fonctionnelle, et de leur participation à la vie publique. L'étude des sépultures, des iconographies et des archives en portent les multiples traces, qu'il s'agisse de mutilés de guerre, de pèlerins ou d'individus ordinaires. De la préhistoire à l'époque moderne, avant « le grand renfermement » décrit par Foucault¹⁴, mais aussi jusqu'à l'époque contemporaine, les personnes dites « handicapées », âgées, malades ou blessées participent activement à la vie sociale.

Le patrimoine bâti et l'histoire de l'art sont donc déjà le réceptacle et le témoin de la déficience et du handicap. Ils sont présents dans la mémoire des usages passés, souvent évoqués dans les décors et l'iconographie, les mosaïques antiques, les chapiteaux historiés ou les fresques de la Renaissance. Les sites patrimoniaux sont par ailleurs des environnements fragiles, les enjeux de conservation en font des lieux de soin qui renvoient également à une culture de la déficience. La même logique s'applique à la statuaire ou à la peinture. Pour ne prendre qu'un exemple, La Vénus de Milo, première statue présentée sans ajout et exposée sans bras fait partie de cette

¹² Ninon Dubourd, Megan Kateb, « Témoignages médiévaux de la privation des sens.

Empreintes matérielles de la cécité et de la mutité à l'époque médiévales », *Les Nouvelles de l'Archéologie*, n°165, 2021

¹³ Valérie Delattre, *Handicap : quand l'archéologie nous éclaire*, Le pommier, 2018

¹⁴ Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*. Gallimard, 1976

histoire. Lorsqu'elle intègre les collections du Louvre en 1821, elle est présentée à un Louis XVIII podagre et diabétique qui se déplace en béquilles ou en fauteuil roulant.

Beaucoup de créateurs ont été atteints de maladies chroniques ou de handicaps qui expliquent parfois leurs inspirations mais aussi les techniques qu'ils mettent au point. C'est ainsi que Matisse adopte et développe le collage à la suite d'un cancer qui limite ses capacités de mouvements ou que Monet fait évoluer sa palette au gré des évolutions de sa double cataracte.

Enfin, repenser le rapport aux œuvres à partir de l'expérience du handicap bouleverse les formes de médiation. Georgina Kleege¹⁵, intellectuelle américaine, aveugle et amatrice d'art, offre ainsi des nouvelles perspectives sur la réception des œuvres. Elle rend compte de ses interactions avec la peinture ou la sculpture, qu'il s'agisse du travail de description par un tiers, du rôle de sa vision périphérique, qui même parcellaire et flou lui permet d'apprécier les contours d'une œuvre et sa tonalité chromatique ou de l'apport de l'ouïe et du toucher. Elle émet l'hypothèse que le public voyant pourrait ainsi « gagner de l'aveuglement ». Elle considère que faire entrer les personnes en situation de handicap dans les musées ce n'est pas seulement s'accommoder de leur présence, c'est accepter de repenser radicalement leur fonctionnement. Son raisonnement est relayé par Gissen lorsqu'il se réfère aux dispositifs d'exposition dédiés aux personnes aveugles et malvoyantes : « *Kleege soutient que ces pratiques « donnent accès » aux personnes aveugles dans une sorte de relation à sens unique. Ils laissent inchangées les structures institutionnelles et les rapports dominants négociés entre les institutions culturelles et les personnes handicapées* ». ¹⁶

Il y a donc une bien histoire matérielle et culturelle de la déficience et du handicap extraordinairement riche mais trop souvent invisibilisée et qu'il s'agirait de thématiser et de remettre au goût du jour. Gissen développe l'idée de « préservation du handicap ». Cette notion fait écho aux travaux de Rosemarie Garland-Thomson, professeur en bioéthique, sur la conservation de la diversité humaine face à la tentation néoeugéniste d'éradication de certaines déficiences¹⁷. Gissen applique ce principe à l'architecture et au patrimoine en revendiquant la nécessité d'une histoire des perceptions sensibles et de ses usages par les personnes en situation de handicap. Selon lui, « *La préservation du handicap appelle une autre manière d'interpréter et de maintenir les bâtiments, les objets et les sites historiques en tant que choses vulnérables, en prenant en compte leur innombrables qualités physiques à travers la diversité des incapacités de leurs spectateurs* »¹⁸. L'histoire d'un bâtiment, c'est aussi l'histoire de sa perception et de son usage par des personnes concernées par la déficience et le handicap. Les récents travaux issus de l'éthique du *care* offrent par ailleurs de nouveaux cadres conceptuels

¹⁵ Georgina Kleege, *Sight unseen*, Yale University Press, 1999 ; Georgina Kleege, *More than Meets the Eye: What Blindness Brings to Art*, Oxford University Press, 2017

¹⁶ Gissen, 2023, p. 18 « *Kleege argues that those practices «bestow access» to blind people in a type of one-way relationship. They leave unchanged the institutional structures and the dominant relationships negotiated between cultural institutions and disabled people.* »

¹⁷ Rosemarie Garland-Thomson, « The Case for Conserving Disability ». *Bioethical Inquiry* 9, 2012

¹⁸ Gissen, 2023, p. 22 : « *The preservation of disability calls for another way to interpret and maintain historic buildings, artifacts and sites as vulnerable things taking innumerable physical qualities through the various incapacities of their beholders* ».

dont l'histoire de l'art et la médiation culturelle pourrait se saisir, pour repenser le musée et le patrimoine en partant de l'étude de la vulnérabilité¹⁹.

La critique de la monumentalité et l'histoire de la violence

La monumentalité est liée pour Gissen à une histoire de la violence, qu'il entend actualiser. Les escaliers démesurés qui mènent au parlement américain, symbole de l'exclusion des personnes en situation de handicap de la vie politique, sont devenus le théâtre d'une action militante restée célèbre, connue sous le nom de « Capitol crawl » (page 2). Le 12 mars 1990 lors d'une manifestation pour leur droits civique, les manifestant.es, dont la majorité avait un handicap moteur, ont gravi péniblement, souvent à la seule force de leurs mains ces escaliers, pour réclamer le vote du American with Disability Act.

Cette scène spectaculaire démontre, selon l'auteur, l'interrelation entre violence et monumentalité. Les monuments sont majoritairement des symboles de pouvoir dont l'architecture met à distance, voire exclut certaines personnes considérées insignifiantes ou indésirables. Les socles, les grands emmarchements, les ruptures d'échelle d'édification, peuvent être interprétés comme autant d'outils de distanciation et d'exclusion. Les monuments sont également le support de discours politiques et souvent les théâtres de conflits sociaux. Enfin leur construction témoigne souvent d'une histoire de la violence, que ce soit par les matériaux, dont l'origine, l'extraction, le transport et la mise en œuvre doivent être questionnés, ou par les conditions de travail sur le chantier. Les situations sont évidemment complexes. Le Capitole, l'un des plus brillants symboles de la démocratie américaine, porte la trace de l'exploitation des populations afro-américaines, de nombreux esclaves ayant participé à sa construction. L'auteur reprend également l'exemple de l'Acropole (pages 5 à 11). À la suite de la guerre d'indépendance, les traces d'occupation ottomane sont complètement effacées. Les habitations, les ajouts successifs, la mosquée sont détruits. Le site est entièrement remodelé selon un imaginaire nourri par le néoclassique bavarois, tel qui apparaît dans la *Vue idéale de l'Acropole et de l'Aréopage d'Athènes* de Leo Von Klenze. L'architecte était au service du projet nationaliste de Louis 1 pour faire de Munich « l'Athènes de l'Isar » avant de conseiller son deuxième fils devenu roi des grecques sous le nom de Othon 1, notamment pour la planification de la ville d'Athènes et l'aménagement de l'Acropole. L'utilisation politique d'une antiquité idéalisée se retrouve à la fois dans son architecture et sa peinture.

Le monument est pour Gissen le produit d'une histoire de la violence. Son propos peut paraître un peu éloigné des considérations sur le handicap, il a cependant le mérite d'ouvrir le débat sur des considérations politiques et de porter un regard critique sur la notion de patrimoine. Il écrit pages 10 : « *The monument is an artifact tied to histories of debilitation. To simply demand «access» to a monument limits claims for disability rights as a present-day problem with a technical solution. Rather, disability as it might relate to problems of history, architecture, and preservation – an admittedly niche-sounding concern – can join larger processes of national reckoning that undo monumental histories* ».

L'environnement comme objet de connaissance et d'émotion esthétique

L'accès à l'Acropole se fait encore de nos jours par un chemin dessiné par l'architecte grecque Pikionis (1954-1957). L'élégant pavement de pierres plates, issues d'anciens immeubles

¹⁹ Jérôme Denis, David Pontille, *Le soin des choses. Politiques de la maintenance*. La Découverte, 2022

athéniens, invente une promenade rythmée de scènes pittoresques. Par ses méandres, le rétrécissement de la chaussée qui invite à la solitude, la majesté des panoramas sur le paysage ou la ville, il participe une conception de l'accès qui instrumentalise l'effort physique. Ses procédés appellent au recueillement et à une esthétisation de l'environnement, dans une logique de méditation et d'intériorisation, dont la finalité serait la connaissance du monde. L'environnement, la végétation, la faune, les vestiges antiques ou plus récent, tout est mis au service d'une émotion esthétique (pages 13 à 17). L'auteur écrit page 15 : « *I see such experiences as a type of fetishization, transforming beholder into a conduct through which natural, non-human elements and forces as turn into knowledge* ». La confrontation physique au site dans la solitude alliée à la notion d'effort, dans une finalité de connaissance et d'émotion esthétique, se répète plus ou moins distinctement dans la plupart des projets de patrimonialisation ou de muséographie.

La relation aux sites naturels répond aux mêmes mécanismes (pages 25 à 32). Les espaces tels que les forêts ou les montagnes, sont également esthétisés, perçus et construits comme des lieux de l'évasion et de la méditation. Dans le cas des parcs nationaux américains, la nature répond essentiellement aux deux impératifs de loisir et d'éducation. Elle est ainsi dédiée aux activités récréatives et sportives, au dépassement de soi et à la santé. Elle est aussi perçue comme un objet de connaissance, un grand livre ouvert de botanique ou d'éthologie. L'aborder par le prisme du handicap et de la déficience, c'est remettre en cause l'exclusivité de ces deux modes de relations, et envisager d'autre forme d'interaction. Gissen évoque en contrepoint les formes d'anthropisation de ses espaces perçus comme « naturels ». Pour les amérindiens ou des civilisations antérieures, ces lieux étaient des lieux de subsistance, des lieux de cultes ou d'habitat.

Prendre en compte le handicap permet pour l'auteur de dépasser une vision romantique du rapport à l'art, à la connaissance et à la nature. L'espace du musée et les sites patrimoniaux sont aussi des écosystèmes dynamiques, des espaces de vie et de travail qui relie vivants et non-vivants selon une écologie complexe.

Perspective fonctionnaliste et utilitariste, l'hégémonie de la vue

La primauté de la vue n'a eu de cesse de s'affirmer au détriment des autres formes de perceptions. Cette prédominance d'un sens sur les autres participe pour Gissen d'une culture valido-centrée. Elle est au service d'une idéologie fonctionnaliste et témoigne d'un rapport distancié au monde.

L'évolution de la fabrique de la ville rend compte de cet inexorable mouvement (pages 45 à 55). La gestion des odeurs a entraîné l'éloignement des abattoirs, des cimetières et des hôpitaux en dehors des enceintes de la ville. Les préoccupations hygiénistes ont également participé à l'élargissement des rues, dans l'optique de favoriser la lumière et la ventilation naturelle. Peu à peu, les efforts se sont concentrés sur la gestion des circulation, flux des eaux usées ou pluviales, circulation des personnes et des marchandises. A travers les avenues rectilignes, les monuments, la signalétique, peu à peu la vue régit l'organisation de la ville. Cette emprise de l'ingénierie sur la ville répond aux impératifs du capitalisme naissant. Elle participe à la construction du mythe de la performance et de l'autonomie, de la durabilité et de l'efficacité. Comme alternative à la ville capitaliste moderne, Gissen propose une analyse des vues de Rome par Piranèse qui dessine une ville organique, où l'espace public apparaît désorganisé, mais laisse de la place aux badauds ou aux mendiants (page 45). Rien ne semble vraiment maîtriser,

plusieurs univers cohabitent les ruines et les routes abritent tout un écosystème de faune et de flore à moitié sauvage.

Le parallèle entre la ville moderne et le musée est aisé, ils sont d'ailleurs contemporains. Le musée lui aussi s'est construit sur la gestion des circulations, des flux de personnes et de capitaux, l'accumulation de propriété privée, une esthétique de monumentalité et une primauté de la vue sur les autres sens, dont le toucher. La séparation des objets de leur contexte, répond à ce même impératif. En urbanisme, ce principe de séparation visuelle des objets architecturaux considérés comme remarquables par la destruction des constructions attenante et la création de place ou de perspectives urbaine se développe au cours du 19^e siècle. Il est théorisé par l'architecte allemand Hermann Maertens²⁰ sous le terme de « dégagement (page 54). La ville y est appréhendée et analysée à partir d'outils géométriques et de principes optiques. Ses théories ont profondément influencé le remodelage des villes européennes.

La vue recouvre deux types de perception. L'une correspond à une vue centrale ou focale, qui est directionnelle, nette et permet de se concentrer sur un objet, l'autre à une vue périphérique, floue qui ne distingue pas réellement les objets mais perçoit une atmosphère, elle est plus enveloppante. La vue focale construit une relation d'objectivation et de distanciation au monde. L'urbaniste et architecte américain Kevin Lynch²¹ compare par exemple la vue panoramique et surplombante de la ville depuis un gratte-ciel qui donne une illusion de compréhension du paysage urbain, alors que l'expérience réelle de la ville se vit et s'expérimente depuis la rue, à hauteur d'œil. Cette illusion provoque un sentiment de maîtrise et de pouvoir, une forme de pulsion scopique. Pour l'architecte finlandais, Juhani Pallasmaa, la vision focale a quelque peu vampirisé le mouvement moderne, il revendique la nécessité de prendre en compte la vision périphérique, qui au contraire nous ancre dans le monde²². En réaction au formalisme et au fonctionnalisme, il se fait l'avocat d'une architecture de l'atmosphère, qui permette de nous inscrire dans l'espace ambiant.

Les notions d'atmosphère et d'ambiance ne sont pas directement évoquées par Gissen, elles apparaissent cependant en filigrane dans sa critique de l'hégémonie de la vue. Théorisée par le philosophe allemand Gernot Böhme²³, l'atmosphère est selon cet auteur notre premier mode de relation et de perception des espaces et des objets, c'est seulement dans un second temps que le sujet réalise une distanciation et une objectivation de son environnement. Inspirée par la nouvelle phénoménologie allemande, dont Böhme est l'un des principaux acteurs, et enrichie par la psychogéographie et la théorie non-représentationnelle, la notion d'ambiance est un nouveau champ d'étude en architecture. Pour les chercheurs qui s'inscrivent dans ce champ, l'ambiance est aussi une manière de tisser des liens entre les différents éléments de notre environnement, de produire une cohérence et une intelligibilité non pas à travers la fonction ou l'usage, mais à travers la sensibilité. Elle ne désigne pas ce que l'on perçoit mais ce à travers quoi l'on perçoit²⁴. Les notions d'atmosphère et d'ambiance sont encore peu mobilisées dans

²⁰ Hermann Maertens, *Optisches Maass für den Städtebau*, Max Cohen & Sohn, 1890

²¹ Kevin Lynch, *The image of the city*, MIT Press, 1960

²² Juhani Pallasmaa, *Le regard des sens*, édition du Linteau, 2005

²³ Gernot Böhme, *Atmosphäre. Essays zur neuen Ästhetik*, Suhrkamp, 1995

²⁴ Didier Tallagrand, Jean-Paul Thibaud, Nicolas Tixier, « L'usage des ambiances. Une épreuve sensible des situations », *L'usage des ambiances. Une épreuve sensible des situations*, Hermann, 2021

les études sur le handicap. Elles constituent pourtant une porte d'entrée intéressante pour réinterroger la notion d'accès notamment dans le contexte muséal ou patrimonial.

La figure de l'esthète

Lointain héritier du philosophe-promeneur et de la tradition romantique, Gissen s'intéresse à la figure de l'esthète qui déambule en ville (pages 57 à 58). Très valorisée, souvent convoquée par les disciplines architecturale et urbaine, elle est perçue comme une figure contestataire face au développement de la pensée fonctionnaliste. Elle pourrait apparaître comme un allié de la culture de la déficience et du handicap que Gissen tente d'esquisser. Qu'il s'agisse du flâneur de Benjamin, spectateur critique de la ville industrielle, ou des expériences de dérive de Debord qui tente de détourner les espaces urbains en résistance à la société de contrôle, la démarche est assez similaire. Sans être un consumériste, ces figures participent cependant à un rapport ludique, distancié et esthétisant à l'environnement. La ville est perçue comme une suite d'images ou de situations déconnectées, qu'elles se réapproprient et réarrangent selon ses critères esthétiques et ses intérêts. Ces figures sont a priori des personnes privilégiées, dont les conditions physiques et sociales leur permettent de se déplacer aisément et librement, leur présence dans l'espace public est suffisamment neutre pour qu'elles puissent se dédier à l'observation, à l'expérimentation et aux jeux. Ces figures correspondent pour l'essentiel à des personnes valides, masculines et non racisées.

Le visiteur de musée a été également façonné par cette figure de l'esthète, qui se déplace librement pour saisir çà et là les vues et les objets qui éveillent son intérêt. Sa remise en cause est assez inattendue. Gissen, une fois de plus, vient réinterroger des pratiques jusque-là peu remise en cause depuis la perspective de la déficience et du handicap.

La forme et l'informe

En architecture la notion de forme renvoie moins à l'apparence physique qu'à l'essence visuelle d'un objet. Dans tradition philosophique classique la forme est indépendante de la notion d'utilité elle est l'incarnation d'un concept. Ainsi chez Platon, les objets ne sont que les représentations des idées qui s'incarnent dans la matière. Pour Aristote, la forme est ce qui ordonne la matière, c'est un principe d'unité. Pour Kant enfin la forme est la représentation d'un objet par le spectateur. Dans tous les cas, la forme se superpose à la matière, et revoie à une idée préexistante ou élaborée par un sujet. L'apparence renvoie donc au monde des idées, une figure équilibrée et harmonieuse fait écho au concept de beau et de bien. A travers la forme la matière devient vivante, identifiable et opérante. La notion de forme permet d'appréhender, d'identifier, de classer, de rendre intelligible les bâtiments et les objets, c'est un outil de compréhension et de mise en relation.

Pour Gissen, la notion de forme, ainsi définie, participe d'une mise à l'écart de la déficience et du handicap (pages 73 à 77). Selon la tradition évoquée plus haut, le corps considéré imparfait ou inharmonieux renvoie une apparence mal définie, informe, il ne possède pas d'essence propre, il n'incarne aucun idéal. L'informe ne peut a priori pas non plus appréhender de façon rationnelle son environnement.

Certains auteurs voient dans le cubisme et la déformation figurative de l'art moderne non seulement une façon de dépasser les canons classiques de beauté, mais également un hymne au

handicap²⁵. L'art dit « dégénéré » a ainsi pu être présenté comme une résistance à l'académisme, mais aussi un refus de l'eugénisme et de l'idéal fasciste.

Si une relecture de l'histoire des représentations par les thématiques et les styles peut paraître quelque peu évidente voir maladroite, la question de la forme comme outil de lecture des œuvres et comme critère de validité mérite d'être reconvoquée, notamment dans une réflexion sur la déficience et le handicap.

Il y a lien direct en la forme et le corps à travers la perception à la fois visuel et corporelle, voir phénoménologie

La théorie de l'empathie

La question de la forme recoupe en partie celle du corps de l'observateur. Le corps est un outil de perception à la fois sensible, mais aussi conceptuel. C'est ce que défend l'historien de l'art Heinrich Wölfflin dans son ouvrage de 1886 intitulé *Prolégomènes à une Psychologie de l'Architecture*. Peu connu en France, sa théorie de l'empathie est selon Gissen très influente dans le monde universitaire anglo-saxon, notamment dans la pédagogie des écoles d'architecture. Wölfflin y met au point une « psychologie de l'art » pour laquelle l'interprétation et le sens du style en architecture ou dans les beaux-arts prendraient pour fondement une science de la perception et de l'expérience humaine. L'art et l'architecture entrent intimement en résonance avec les sensations, les émotions et les mémoires corporelles de l'observateur.

Selon cet auteur, la forme et la structure des bâtiments font écho au corps du visiteur. L'architecture serait en quelque sorte une métaphore du corps humain. Les notions de force, de portée, de compression, de sauts, d'étirements, permettent ainsi de décrire les édifices mais aussi les sensations auxquelles elles font écho : bien-être, tension, légèreté, écartement... Les variations de style au cours de l'histoire rendraient ainsi compte de l'évolution des sentiments et des comportements humains. Les caractéristiques du corps vécu, ou du corps imaginé, et les émotions sont convoquées et projetées sur l'expérience esthétique de l'architecture. Il en résulte que la non-symétrie provoque, selon Wölfflin, un malaise dans le corps même de l'observateur car il renvoie à une inadéquation avec son propre corps et plus fondamentalement à une déformation de la figure humaine.

Selon Gissen, cette logique, le vocabulaire qu'elle convoque et l'exploration phénoménologique des bâtiments qu'elle a produit dans les écoles d'architecture, excluent de fait les corporéités différentes (pages 80 à 94). Il s'interroge sur les limites du principe qui voudrait qu'un corps différent perçoive et donc potentiellement produise l'architecture différemment. Surtout la théorie de l'empathie normalise une forme de rapport aux bâtiments et aux objets à partir d'un corps idéalisé, qui n'est pas stricto sensu le corps du visiteur et porte une injonction à percevoir l'architecture depuis un point de vue dynamique et un investissement physique.

Conclusion

L'ouvrage de Gissen est salutaire, il comble un manque criant dans le champ de l'architecture, qui n'a jusque-là pas réussi à s'émanciper réellement du domaine médical et social pour penser le handicap et la déficience. C'est un premier constat qui n'apporte pas de réponses pratiques

²⁵ Tobin Siebers, *Disability aesthetics*, university of Michigan press, 2010

de ce que serait une architecture du handicap, mais qui ouvre de nombreuses pistes de réflexions. La notion d'accessibilité cède le pas à de nombreuses autres notions qui sont revisitées de façon plutôt convaincante et dont seulement une partie a pu être évoquée ici. Si elle n'est pas articulée à l'ensemble de l'ouvrage, il ressort cependant une méthodologie de recontextualisation historique qui s'inscrit dans une critique de la modernité. L'ambition de l'auteur est sans doute trop grande, elle a cependant le mérite de dresser un panorama très complet de l'actualité académique, essentiellement anglo-saxonne, sur le sujet. Surtout, en multipliant les points de vue, elle permet d'élargir la réflexion en s'éloignant des critères d'efficacité pour réintroduire une pensée critique non pas sur mais à partir du handicap.

Bibliographie

Gernot Böhme, *Atmosphäre. Essays zur neuen Ästhetik*, Suhrkamp, 1995

Valérie Delattre, *Handicap : quand l'archéologie nous éclaire*, Le pommier, 2018

Jérôme Denis, David Pontille, *Le soin des choses. Politiques de la maintenance*. La Découverte, 2022

Ninon Dubourd, Megan Kateb, « Témoignages médiévaux de la privation des sens. Empreintes matérielles de la cécité et de la mutité à l'époque médiévales », *Les Nouvelles de l'Archéologie*, n°165, 2021

Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*. Gallimard, 1976

Miranda Fricker, *Epistemic Injustice : Power and the Ethics of Knowing*. Oxford University Press, 2007

Ève Gardien, « Les savoirs expérientiels : entre objectivité des faits, subjectivité de l'expérience et pertinence validée par les pairs », *Vie sociale*, vol. 25-26, no. 1-2, 2019

Rosemarie Garland-Thomson, « The Case for Conserving Disability ». *Bioethical Inquiry* 9, 2012

David Gissen, « The Path to the Acropolis : A Reconstruction », *Log 31 : New Ancients*, Log magazine, Anyone Corporation, 2014

David Gissen, *The Architecture of Disability. Buildings, Cities, ad Landscapes beyond Access*, University of Minnesota press, 2023

Aimi Hamraie, *Building Access : Universal Design and the Politics of Disability*. University of Minnesota Press, 2017

Alison Kafer, *Feminist, Queer, Crip*, Indiana University Press, 2013

Georgina Kleege, *Sight unseen*, Yale University Press, 1999

Georgina Kleege, *More than Meets the Eye: What Blindness Brings to Art*, Oxford University Press, 2017

Kevin Lynch, *The image of the city*, MIT Press, 1960

Hermann Maertens, *Optisches Maass für den Städtebau*, Max Cohen & Sohn, 1890

Michael Oliver, *Social work : disabled people and disabling environments*, J. Kingsley Publishers, 1991

Juhani Pallasmaa, *Le regard des sens*, édition du Lintreau, 2005

Stefan W. SCHMIDT, « Phänomenologie der Räumlichkeit und die Gestaltung des Sozialen », *Zeitschrift für Kulturphilosophie*, vol. 2, p.152-169, 2021

Tobin Siebers, *Disability aesthetics*, university of Michigan press, 2010

Didier Tallagrand, Jean-Paul Thibaud, Nicolas Tixier, « L'usage des ambiances. Une épreuve sensible des situations », *L'usage des ambiances. Une épreuve sensible des situations*, Hermann, 2021